



PETALES asbl

L'abus sexuel : une réalité tellement plus complexe !

Le sujet est tabou, verrouillé, indicible. L'affaire est entendue avant d'être prononcée. La peur d'être jugé, rejeté, honni, cadenas toute parole au point d'assister sans broncher à des drames nombreux, terriblement destructeurs, dans un silence total.

L'accusation d'abus sexuel est devenu le moyen imparable où il suffit d'accuser pour être cru, d'être accusé pour être coupable. La parole d'un enfant ne peut être mise en doute ; pas plus dans ce domaine la parole d'un adolescent ou celle d'un adulte parlant de lui enfant.

Nous ne pouvons plus rester silencieux sur cette question qui détruit trop de familles et empêche trop de parents de garder et poursuivre leur rôle auprès de leur enfant, renvoyant celui-ci à une situation sans retour d'orphelin social qui portera silencieusement et parfois pour toujours la culpabilité de la perte de ses parents. Cela nous secoue tout particulièrement, nous, parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement. Tous ceux qui connaissent un peu le mécanisme de l'Attachement - comment il se construit, ne se construit pas, se détruit - savent que pour un enfant qui souffre de ces troubles, les parents sont ressentis comme dangereux parce que porteurs de relation, d'affection, de lien durable. L'enfant souffrant de troubles de l'attachement va donc faire le maximum pour détruire ce qu'il perçoit comme dangereux.

Certains se comportent en public en enfants effrayés et battus, se recroquevillant tout à coup sur eux-mêmes en rue, repliant les bras pour se protéger la tête et criant : « non, non, non », comme s'ils avaient l'habitude de recevoir des coups. C'est un exemple parmi mille. Nous sommes nombreux à connaître ces situations et les regards offusqués que nous subissons des passants : " Qui sont ces parents ? Qu'est-ce qui se passe chez eux ? Ne faudrait-il pas intervenir ? ". Quand cela se passe dans des lieux plus précis, garderie, écoles, ou toute autre institution, certains interviennent et la spirale infernale de déparentification peut commencer.

Quand il s'agit d'insinuation d'abus sexuels, la machine se met encore plus vite en route. Et ils le savent bien nos enfants dans leur souffrance que l'arme de destruction familiale est là, toute offerte. Ils n'ont qu'à s'en servir. Les séries télévisées actuelles sont pleines de cette évidence : « le plus grand danger que court un enfant, c'est chez lui, entre son père et sa mère ». Les préadolescents et jeunes adolescents s'en servent souvent. Bien souvent aidés par des intervenants tout à coup mobilisés dans ce qu'ils ont de plus profond : la défense d'un être fragile mis en danger par des monstres. Ils sont du bon côté, les abuseurs sont les autres, sont sûrement les autres.

Que personne n'imagine que nous ne comprenons pas le drame des enfants abusés. Ils sont bien réels et ils doivent être encadrés correctement. Nous soutenons ici que nombre de parents, de pères surtout, sont accusés d'abus à tort, reconnus coupables et même condamnés simplement parce que tous les intervenants médico-sociaux et judiciaires veulent que ce soit cette vérité-là qui existe et ne veulent pas en entendre d'autre.

Les enfants souffrant de troubles de l'attachement le perçoivent bien. Eux qui captent, pour se protéger, toutes les fragilités de ceux qui les entourent, ils ont bien capté cette fragilité-là. Cette terreur sortie voilà des années et qui sert pour le moment de ciment social. Il y a ceux qui « protègent » les enfants, il y a ceux qui les abusent, hors de cela, aucune vérité n'existe.

Eh bien si ! Hors de cela il y a beaucoup d'autres vérités qu'il est important de prendre en compte pour ne pas utiliser les difficultés de ces enfants pour les détruire tout à fait, en se croyant leur sauveur, en toute bonne conscience, en toute tragique inconséquence.

Nous connaissons beaucoup de familles où le père n'ose plus intervenir dans l'éducation de son adolescente, sinon, elle le menace de l'accuser d'abus sexuel. Les jeunes filles fuguent la nuit, certaines cognent sur leur mère parfois avec beaucoup de violence jusqu'à la mettre en danger, mais le père ne peut pas intervenir parce que la menace est là, clairement exprimée par sa fille. Qu'advient-il de son épouse s'il est arrêté ? Sans compter tous les parents qui ont des professions proches de l'enfance, enseignement, éducation, etc... et qui perdraient leur travail et tout moyen d'existence s'ils étaient soupçonnés. D'autres jeunes insinuent, dans la famille élargie, à l'école, à l'extérieur.

Quel pouvoir notre société a-t-elle donné à ceux qu'il faudrait d'abord protéger ? Quel pouvoir de destruction, alors qu'ils ont une construction tellement fragile qu'ils ont besoin de leurs parents et de tout le corps social uni pour la consolider.

Les enfants souffrant de troubles de l'attachement, quel que soit leur âge, ne supportent pas la frustration. C'est pour eux un signe de menace, d'agression. Toute éducation demande d'imposer une part de frustration, de la faire accepter, c'est une nécessité de la vie sociale. Mais si un parent capable de dire « non », est perçu comme un agresseur, le choc en retour sera impitoyable. « Tu ne veux pas me donner l'argent que je te demande, eh bien, tu vas voir... » « Il a osé m'interdire de sortir la nuit avec mes copains qui fument qui dealent un peu et qui ont eux, des comportements sexuels inquiétants, eh bien, il va voir... » De jeunes adolescentes prendront le risque de se faire violer, mais accuseront leur père qui a interdit et a voulu les protéger. Des garçons prendront le risque de se faire démolir physiquement dans des milieux de vraie délinquance qu'ils fréquentent de loin, mais accuseront leurs parents de maltraitance.

Et s'ils accusent, ils seront crus. Des histoires rares ? Oh non, il faut bien se dire qu'il ne s'agit pas de quelques dérapages d'intervenants et de la justice, mais d'une vision collective de la réalité, qui refuse toute autre possibilité.

On dira qu'il n'y a pas de fumée sans feu ? Sans doute, mais cela n'explique en rien l'origine du feu et c'est bien de cela qu'il est question. Un jeune qui accuse a toujours un problème très grave. L'aider n'est pas rentrer dans son problème et y fabuler avec lui, mais décoder avec lui l'origine du feu.

C'est difficile, c'est terriblement difficile. Il y a les vrais abusés qu'il faut absolument voir et aider. Alors pour ne pas risquer de ne pas voir ceux-là, on en écrase beaucoup d'autres qui avaient besoin d'être aidés autrement. Car c'est bien d'un abus de pouvoir des adultes intervenants qu'ils s'agit quand ceux-ci sans se poser de question plus avancée, connaissant si peu la structure de l'attachement et ses blessures, clament que si un jeune accuse, c'est qu'il est sûrement arrivé quelque chose et l'encouragent à poursuivre son autodestruction et celle de sa famille ? Est-ce parce que l'abus n'est pas sexuel qu'il en est moins destructeur ? Est-ce que cet abus sur la fragilité d'un jeune, produit par des adultes censés le protéger comporte moins de menace sur son avenir, sur ses relations, sur sa sexualité future ? L'enfant, le jeune qui a accusé à tort son père ou sa mère, qui y a été aidé par des intervenants, des magistrats tout prêts à n'entendre que « la vérité de l'enfant », que va-t-il devenir ?, Il en paiera des conséquences incalculables. La destruction de sa famille, la perte de sa place d'enfant, le ratage de ce moment important où il aurait pu, avec l'aide d'intervenants avertis reconquérir une part de cette sécurité interne qui lui manque, s'il avait senti ses parents soutenus. Les enfants aussi peuvent mentir l'avons-nous tous oublié ? Et parfois l'énormité de leur mensonge et ses conséquences leur échappent totalement. Tous ceux qui ont été reconnus innocents après de longues enquêtes et expertises vous le diront : « avoir été reconnu innocent ne suffit pas pour « être » innocent dans une société où cette accusation porte en elle-même sa peine » Un homme accusé à tort en porte toujours le poids. Et la reconstruction de sa relation avec son enfant, qui a toujours besoin de son père, qui en a sans doute plus que jamais besoin, est extrêmement difficile.

Perdre sa place de parent quand on a un enfant qui souffre de troubles de l'attachement, est le risque le plus grand pour tout parent et pour son enfant. Il y a actuellement une telle unité de pensée sur cette question. Il y a actuellement une sorte de jouissance collective dans cette accusation qui concerne deux éléments fondamentaux de la vie humaine : l'enfant et la sexualité. On peut dire que cette accusation rassemble toutes les blessures d'enfance et tous les fantasmes de ceux qui y participent avec légèreté, sûrs de leur bon droit. Quand on défend un enfant, on a toujours raison n'est-ce pas ?

Ce propos ne prétend pas résoudre la question, simplement la poser. Il ne suffira pas à faire sortir de prison les pères qui s'y trouvent injustement ni à ramener chez eux les enfants qui ont été enlevés à leurs parents « pour leur bien » Ces enfants « parentectomisés », comme le dit si bien Siegi Hirsch(*), pour permettre à des intervenants de les réparer eux-mêmes.

« Tout le mal qu'on peut faire aux enfants sous prétexte de leur vouloir du bien. » Cette phrase, il y a bien longtemps que je l'ai entendue, je n'en connais plus l'auteur mais elle se vérifie toujours. Et chacun devrait la voir devant lui quand il veut « faire du bien » à un enfant » et se demander si ce n'est pas à l'adulte qu'il est qu'il est en train de faire du bien, mais que l'enfant devant lui, il l'aide peut-être à poursuivre sa destruction.

Ce propos prétend simplement ouvrir le débat, le faire sortir du silence, amener les intervenants et toute la société à voir que la vérité n'est pas simple devant un jeune en grande difficulté, devant un enfant qui dit sa vérité d'enfant, devant des adolescents qui expriment leurs tourments d'adolescents devant certains adultes qui continuent inlassablement à cultiver leurs blessures d'enfance, parce qu'ils n'ont jamais rien pu faire d'autre. Et si leur parole cache toujours une vérité, ce n'est pas toujours celle des mots qu'ils prononcent.

Mais là, ça devient difficile pour tout le monde. Difficile et essentiel.

Ce propos prétend aussi rendre la parole aux parents jugés à tort ou menacés de l'être. Pour leur donner la force de garder leur place de parent, de parent sécurisant. Parce que c'est de ça que les enfants souffrant de troubles de l'attachement ont besoin. Savoir qu'ils ne sont pas en danger près de ceux qui les aiment.

C'était notre éditorial de Janvier. On s'est trompé ? Ca devait être un éditorial de bons vœux ?

Ce sont nos bons vœux, aux parents, aux intervenants, aux enfants. Que cette année 2007 nous permette ensemble d'accéder à la complexité de la vie, de ne pas nous contenter de vérités simplistes tragiquement fausses.

C'est ce que nous pourrions apporter de mieux, à la sécurité affective et à la construction de nos enfants en difficulté, et aux autres....

Bernadette Nicolas,
janvier 2007

Quand Cupidon part en guerre



**C'est la fête des amoureux.
C'est donc la fête des parents.
Bonne fête à tous les parents de PETALES.
A tous les autres aussi.**

Les parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement sont tous devant un défi de taille. Pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement, toute relation est une menace, tout lien affectif est une menace, l'amour est une menace. Et cette menace est là tous les jours devant lui, terrifiante, dans ce qui unit ses parents, dans cet amour, cet ajustement de ces deux-là qu'il doit regarder vivre tous les jours, si proches de lui. C'est insupportable ! Il lui faut trouver une faille, il faut qu'il le détruise !

Nos enfants ont élaboré tout un matériel de survie, une sensibilité et une finesse qui nous percent au plus profond de nous et vont débusquer nos faiblesses et nos fragilités. Ils les **sentent**. C'est leur matériel de guerre qu'ils vont faire remonter à la surface avec patience et acharnement jusqu'à ce que nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes, jusqu'à ce que notre conjoint ne nous reconnaisse plus. Ils useront de séduction pour l'un, de rébellion pour l'autre. Ils dissocieront père et mère dans des questions posées différemment jusqu'à les dresser l'un face à l'autre.

Le père ne comprendra pas pourquoi son épouse se plaint autant d'un enfant si merveilleux. La mère se sentira de plus en plus abandonnée dans ces conflits incompréhensibles avec cet-enfant-là. Elle se sentira de plus en plus nulle et incapable, et son désespoir pourra avoir des airs d'agressivité que personne ne comprendra. Le père se dira : elle exagère, peut-être qu'elle ne l'aime pas vraiment et qu'il le sent. Peut-être qu'elle n'était pas capable d'être mère. Et puis tout doucement les questions : est-ce qu'elle ne le bousculerait pas un peu fort pendant mon absence ? Est-ce qu'elle ne le maltraiterait pas ? Et du malaise aux interrogations, des interrogations aux accusations, le couple parental poursuit son chemin vers la rupture. L'enfant est rassuré, il domine la situation. Il s'est protégé de l'amour et de sa fragilité, du risque d'une rupture, en provoquant lui-même la rupture.

Un père séparé disait un jour : « Si nous n'avions pas eu cet enfant-là, sans doute, nous serions toujours ensemble et nous serions bien. Mais nous avons été pris comme par surprise.

Il a révélé en nous des violences que nous ne nous connaissions pas et sans nous en rendre compte à temps, nous sommes allés trop loin. C'est irréversible, toute la famille est détruite, mais lui, maintenant, il a sa vie et il va bien. Si nous avions pu savoir, si on nous avait expliqué avant ! ».

Ce n'est pas nécessairement chez des hommes et des femmes fragiles que ce désastre survient. Nous portons tous en nous des blessures et des violences inconnues qui résonnent au contact de celles d'un autre. Dans une vie normale avec même de grandes difficultés, ces blessures et violences inconnues restent endormies en nous, sans emploi. Notre éducation, notre culture, la solidité de notre identité, la qualité de nos relations affectives les ont désamorçées. Et nous vivons tous avec ce bagage du passé, ce bagage humain que nous dépassons quotidiennement sans grande difficulté.

Mais un enfant survient qu'une trop grande blessure au début de sa vie a construit sur la terreur du lien qui dure et qui fera d'autant plus mal s'il se brise. La terreur et le besoin de ce lien. Détruire au plus vite ce lien, sans lui permettre de continuer son chemin devient vital pour lui. Nos blessures, nos violences enfouies, il va les mettre à jour jusqu'à nous pousser à l'affrontement et à l'autodestruction, et cela, presque sans que nous ne l'ayons vu venir.

Johanne Lemieux, la travailleuse sociale québécoise qui se consacre à l'adopteparentalité l'explique dans ses interventions. Dans la situation de troubles de l'attachement d'un enfant, le couple parental s'il veut survivre doit prendre les devants. Il doit chercher de l'aide pour trouver avant son enfant ses fragilités de couple et les renforcer. C'est ce qu'elle appelle « consolider les ponts ». Un pont solide normal tiendra sous une charge normale mais si la charge devient démesurée, il ne tiendra pas. Un enfant souffrant de troubles de l'attachement est une charge démesurée. Le couple parental ne tiendra que s'il décide tout de suite d'y faire face.

Y faire face, c'est bien sûr, souvent avec l'aide d'un professionnel, rechercher les blessures cachées, blessures d'enfance, visions du monde sous des angles différents, qui peuvent fragiliser le couple dans les trop grandes secousses.

Y faire face, c'est aussi repenser ensemble son projet de parents, le projet éducatif qu'on veut mettre en œuvre. Chaque famille est originale. Mais le couple parental d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement doit être bien plus que les autres accordé et cohérent.

Une adolescente criait à ses parents : « mais avec vous, c'est impossible de discuter, vous êtes toujours d'accord ensemble ». Ca la rendait folle. Ils sont incassables.

Mais en même temps, cette solidité la rassurait. Ca, bien sûr elle ne le dira pas. En tout cas pas tout de suite.

Mais elle en profite. Son autodestruction qui passait par la destruction de la relation entre ses parents trouvait un butoir solide.

Ce n'est pas simple. C'est même extrêmement compliqué. La souffrance de nos enfants, violemment ignorée d'eux, est comme un cyclone qui aspire tout autour de lui à commencer par ce qui est le plus proche. Le plus proche, c'est l'amour, l'accordage entre ses parents. Il faut y être prêt et résister.

Et chercher toutes les aides pour se cramponner. C'est nécessaire aussi pour l'enfant en difficulté. Ca lui rend sa place d'enfant, lui disant qu'il n'est pas tout-puissant, qu'il n'a pas le pouvoir de détruire ses parents. Petit à petit, ça le rassure, ça reconstruit en lui une ébauche de sécurité interne où il ne se sent plus dangereux pour les autres ni pour lui ; où il ne se sent plus en danger et où donc il peut lâcher petit à petit ses symptômes des troubles de l'attachement qui ne sont que son très mauvais matériel de survie.

Violence des jeunes ? Mais que dit le village ?

Sujet difficile. Ne rien dire revient pourtant à accepter les messages transmis et intégrés par nos enfants, d'abord les plus faibles bien sûr, mais aussi tous les autres qui baignent dans ces messages sans qu'une réflexion des adultes leur permette d'y voir plus clair et nous permette de les contenir dans une cohérence sociale éducative.

« Pour éduquer un enfant, il faut tout un village, les parents seuls ne peuvent y suffire sans devenir fous ». Ce proverbe souvent rencontré, qu'on dit africain, qui l'est sans doute, éclaire très fort la difficulté d'éducation d'aujourd'hui. Il ne suffit pas d'être bon parent, d'avoir un projet éducatif cohérent pour que l'éducation, elle, le soit quand tout le village transmet des messages incohérents, terriblement violents.

Parler de la violence des jeunes est toujours mal poser le problème. Parle-t-on de la violence des vieux quand un vieil homme massacre ses voisins parce qu'ils ne sont « pas comme lui » ? (Schaerbeek, mai 2002) Parle-t-on de la violence des adultes dans les nombreux reportages de cours d'assises qui émaillent nos quotidiens et qui tous, parlent de crimes commis par des adultes ?

La violence est en chaque être humain. C'est une énergie. C'est aussi une réponse à certaines situations quand son auteur n'en trouve pas d'autre. C'est souvent une réponse tragique.

Le discours social traduit par les médias donne à penser que la violence n'existe que chez ceux qui passent à l'acte, les mauvais donc. Et tous les autres en seraient indemnes. Elle est pourtant inscrite en chacun de nous depuis la nuit des temps. C'est une énergie vitale en mesure de répondre à certaines situations de survie.

Ce qui nous effraye quand un jeune ou un enfant passe à l'acte, ce n'est pas tellement l'acte que le fait qu'il soit commis par un jeune ou un enfant dont l'imagerie d'innocence et de pureté, de page blanche sans histoire et sans modèle culturel résiste encore à l'évidence du contraire.

Les enfants-soldats sont pourtant-là pour nous expliquer de la façon la plus brutale qui soit l'empreinte du contexte social sur la construction psychique d'un enfant.

Le contexte social, c'est lui notre village, avec ses « on-dit », ses médias, ses interventions de politiciens qui cherchent des emplâtres pré-électorales aux problèmes de société. Tout cela sans analyse, sans autres débats que ceux formatés en TV où il faut donner les réponses aux questions posées sans jamais pouvoir poser de vraies questions.

Les jeunes ne sont pas violents. Ils portent la violence en eux comme chacun de nous. Et cette violence éclate de plus en plus devant la frustration ou devant l'impasse d'une situation. Comme si aucune autre réponse acceptable n'avait pu être élaborée. C'est donc bien de réponse à la frustration qu'il s'agit quand on s'interroge sur la violence des jeunes. Leur dire que les jeunes sont de plus en plus violents est non seulement faux, mais c'est aussi ne donner aucune issue à la violence qu'ils portent en eux comme nous tous. C'est ne pas leur apprendre qu'ils ont en eux bien d'autres ressources pour faire face à la frustration et au conflit : de l'imagination, des moyens de relations.

Or chacun s'il s'interroge, connaît ou sent sa propre violence. Les montées d'adrénaline sont là pour nous la rappeler dans tous les petits agacements de la vie.

Quels sont les messages transmis à nos enfants si on leur dit seulement que la violence est mauvaise ? Ils la sentent aussi en eux. Donc le message que nous leur transmettons c'est qu'« ils sont mauvais ». Cela intégré, il ne reste aucune piste pour trouver une réponse plus adéquate au conflit, à la frustration et le passage à l'acte peut être inévitable.

Les messages transmis à l'occasion d'agressions tragiques récentes sont aussi : « tué pour un MP3 », « tué pour une cigarette », messages repris par tous les médias, entendus donc par tous les enfants. Que peuvent-ils en tirer comme conclusions ? Que le crime est d'autant plus grave que sa cause n'avait pas de valeur ? Qu'on peut donc, pour suivre la logique médiatique, attenter à la vie de quelqu'un si le profit en est suffisant ? Tuer pour si peu ! A partir de combien le meurtre deviendrait-il acceptable ?

Nulle part on n'a entendu dire que la vie était sacrée et que personne n'avait le droit d'y attenter sous aucun prétexte, un MP3, une cigarette, des barils de pétrole, ou un refus. Aucun prétexte. Cherchons dans les journaux, dans la presse, dans tous les médias et bravo à celui qui découvrira une petite phrase qui porte ce sens. Ce que les enfants, les jeunes ont entendu, c'est que c'était une honte de tuer **pour si peu**.

Les parents ne suffisent pas pour éduquer un enfant, il faut aussi tout le village.

Et que dit encore ce village ?

Que la pire des choses dans le vie c'est la frustration. Et, commerce oblige, se frustrer, se refuser quelque chose, c'est ne pas acheter. Les acheteurs et futurs acheteurs potentiels sont donc informés que pour exister, pour avoir une identité, ils doivent ne rien se refuser et accumuler, accumuler tout ce que le village marchand veut lui vendre. Geste identificatoire suprême : s'approprier. Dans ce contexte, la pire agression c'est le refus, le pire agresseur c'est celui qui dit non. Ce peut-être le parent, éduquant ; ce peut-être l'autre qui possède un objet qu'on n'a pas et qui nous nie en disant non.

Personne n'a relevé que dans plusieurs des dernières agressions médiatisées, l'agresseur, armé, avouait s'être servi de son arme parce qu'il s'était senti en danger par sa victime, non armée, mais qui disait non. Ce n'est pas d'un danger physique qu'ils se défendaient, mais du danger de disparaître dans l'expression de l'existence de l'autre par son désir contraire au sien.

Il y a bien plus à réfléchir parents et société toute entière, sur ces événements. De simples réformes « sécuritaires », délinquants à l'armée, centres fermés, parents en stages, n'apporteront pas le vrai débat, le vrai

discours cohérent du village qui apprend aux enfants à grandir dans les frustrations normales de la vie et la reconnaissance de l'autre.

Protéger les enfants de leur propre violence, c'est leur apprendre qu'une certaine part de frustrations est inévitable et qu'il faut donc les préparer à l'accepter. Accepter la frustration, c'est souvent reconnaître l'autre, un autre soi-même, qui a donc le pouvoir de dire non. Sans cela, il ne serait pas autre, personne distincte, mais seulement une part de soi qui ne peut entendre que la réponse oui à son désir.

Mais où sont les troubles de l'attachement, objet de notre bulletin, dans tout cela ? Nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ont souvent peu accès au langage symbolique.

Quand ces symboles sont en plus si radicalement déviés : « tuer pour si peu... ». Bien sûr, nous les parents sommes-là. Mais où est le village ?

Nos enfants souffrant de troubles de l'attachement ressentent souvent la frustration comme une agression. Nous sommes toujours-là, toujours sans le village.

Et pourtant, cette sécurité interne qui leur fait défaut et sur laquelle se construit l'identité c'est dans la cohérence du réseau famille-société qu'elle pourra s'élaborer.

Nous ne pouvons qu'appeler à ce que d'autres voix s'accordent aux nôtres, au moins celles des intervenants de l'enfance et la jeunesse,

Des voix qui permettent qu'une sagesse des adultes se dégage et reforme les voix du village pour contenir cette génération qui nous suit et dont nous sommes responsables. Et pour que ces voix existent, il faut observer nos enfants, comprendre ce qu'ils entendent des messages qui tirent en tous sens vers eux et les corriger.

Si notre génération ne veut pas être le geôlier de la génération qui nous suit, mais son parent.

Bernadette Nicolas
Février 2007

L'école, là où le mode d'attachement se dévoile

De nombreux colloques, conférences et recherches nous parlent ces temps-ci de l'école, de l'intégration scolaire des enfants à besoins spéciaux, de la scolarisation des enfants adoptés ou de la déscolarisation. L'année scolaire allant vers sa fin, les questions sont d'autant plus vives. La rentrée future est à penser.

L'école est le premier lieu important de socialisation, le premier lieu où l'enfant se trouve avec d'autres sans ses parents. Avant de s'interroger sur le contenu des apprentissages, c'est donc à ce lieu de socialisation sans les parents qu'il faut s'arrêter.

Bien que cela soit encore très peu pris en compte, c'est bien du mode d'attachement sur lequel l'enfant s'est construit que dépendra son accès à ce lieu de socialisation et ses capacités psychiques à en accepter les apprentissages.

Avant même de parler de troubles, parlons d'attachement. Un enfant ayant sa mère comme première figure d'attachement avec qui il a pu construire une sécurité interne de base, même s'il est malheureux de cette séparation momentanée, se sentira en confiance et pourra créer avec sa gardienne, son institutrice, une nouvelle relation d'attachement, secondaire celle-là. Elle découlera de l'attachement à sa mère, figure d'attachement principale tout à fait fiable et qui a « confié » son enfant à une autre personne, fiable aussi par la force des choses, sinon la mère fiable ne l'aurait pas fait.

Un lien de confiance est ainsi transmis et l'enfant, serein, en sécurité peut s'absorber dans ses nouvelles découvertes, ses nouveaux jeux, ses nouvelles relations, ses apprentissages, rassuré par cette personne à qui sa mère l'a « confié ».

Le **cercle de sécurité** dont parle le professeur Robert Marvin (1) s'élargit donc et l'enfant peut y explorer en toute sécurité. Ce cercle de sécurité s'élargira du jardin d'enfant à l'école primaire, de l'école primaire aux études secondaires et puis aux études supérieures et à toutes les autres activités de l'enfant grandissant.

Ca, c'est pour tous les enfants qui ont eu un début de vie sans histoire, qui ont pu se construire sur un « mode d'attachement sécurisé ». Mais il y a tous les autres, dans toutes leurs diversités. Ceux qui ont été bousculés pendant leur vie prénatale ou leur début de vie au point de n'avoir pas pu mettre en place cette sécurité interne et qui, vivant une méfiance fondamentale et totale vis-à-vis des adultes, mère, père puis tous les autres qu'ils rencontreront, instituteur, éducateur, etc... vont tout mettre en place pour se protéger de ces adultes pas fiables (pas fiables pour lui, c'est ce qu'il perçoit, ce n'est pas automatiquement la réalité) et donc faire rater tout ce que ces adultes pas fiables leur proposent : les relations sociales, la scolarisation.

Mais comment savoir que son enfant a des troubles de l'attachement en entrant à l'école ? La question est encore fort méconnue tant des parents que des enseignants ou des thérapeutes. Et bien des comportements des petits enfants souffrant de troubles de l'attachement, s'ils sont pris isolément, ressemblent très fort à ceux de tous les autres enfants dans les essais et erreurs de toute croissance normale. Ressemblent-ai-je dit, mais ne correspondent pas réellement. Une préparation plus affinée des parents aurait pu leur faire comprendre les risques, et lire plus justement le langage comportemental de leur enfant. Certains parents les ont vus, sans être entendus parce que les enseignants non plus ne sont pas formés à ces signes et que les thérapeutes eux-mêmes commencent seulement à s'intéresser à la question.

Alors, sans diagnostic fiable, nous en sommes toujours réduits à « faire le mieux possible ». D'abord à bien connaître l'histoire de notre enfant pour comprendre si des risques existent plus particulièrement chez lui. Comment a-t-il été porté ? Comment est-il né ? Dans quel environnement serein ou perturbé par des événements difficiles ? Y a-t-il eu des ruptures même passagères avec sa maman ou une autre figure d'attachement importante, son père, ou avec son lieu de vie ?

Toutes ces premières questions devraient amener les parents à se faire déjà une idée du mode d'attachement possible de leur enfant. Les amener aussi à percevoir s'il est suffisamment en confiance pour s'occuper d'autre chose que de sa propre sécurité. S'il est donc tout simplement capable d'abandonner la vigilance du petit animal en danger pour découvrir l'existence des autres (la socialisation) et mettre son attention à apprendre, **s'il est donc capable d'entrer à l'école.**

S'il ne l'est pas ou qu'on se pose des questions à ce sujet pour des raisons réelles contenues dans l'histoire de l'enfant et l'observation de ses comportements, la réponse n'est pas simple.

Comment, si elle n'est pas encore construite, élaborer cette confiance interne alors qu'elle devrait déjà être le support d'une aventure beaucoup plus complexe : la scolarisation ?

Disons le clairement : à notre connaissance, aucune école, aucun enseignant n'est prêt actuellement en Belgique à surmonter ce défi. Nous sommes tous encore dans les questions et les débats préalables. Il y a cependant par rapport à ce que les parents (et donc les enfants) ont vécu il y a 15 ou 20 ans des avancées qu'il faut saisir : le débat sur la question s'est ouvert. Et si aucune structure ni moyen n'existent encore, de plus en plus d'enseignants et de thérapeutes s'ouvrent à cette question.

La première chose pour tout parent est donc d'entrer en relation avec l'enseignant de son enfant « dès la maternelle » et de parler ensemble du problème d'attachement de : **« comment allons-nous ensemble aider cet enfant à construire sa sécurité interne de base ? »**

Lors de la conférence de Johanne Lemieux le 30 mars dernier à Louvain-la-Neuve sur « L'enfant adopté et les

défis de sa scolarité », une jeune enseignante nous a expliqué que souvent, devant tant de difficultés à affronter déjà en famille, elle et ses collègues prenaient le parti de « protéger les parents adoptifs » en ne leur expliquant pas toutes les difficultés rencontrées à l'école. Cela révélait un excellent sentiment et manifestait beaucoup de courage pour assumer seule une bien lourde tâche. Et pourtant, **c'est vraiment la plus mauvaise chose à faire**. Les parents d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement ne doivent pas être « protégés », ils doivent au contraire participer au réseau d'adultes qui protègent l'enfant et lui permettent de construire sa sécurité interne et dans lesquelles ils sont obligatoirement partie prenante.

Dans la scolarité de nos enfants souffrant de troubles de l'attachement, un dialogue parents-enseignants est fondamental. C'est ce dialogue qui est la première protection de l'enfant.

Il n'est pas question que les parents investissent l'école ou les enseignants la famille. Ca n'aiderait en rien l'enfant, mélangeant les places de chacun et augmentant à sa confusion. Il est simplement question par ce dialogue de mieux comprendre de part et d'autre le fonctionnement de l'enfant et d'avoir côté famille et côté école des attitudes et demandes **cohérentes** et **possibles** pour l'enfant qui le sécuriseront et lui donneront, en le libérant d'émotions trop lourdes pour lui, d'accéder aux apprentissages dans un avenir plus ou moins proche.

Vaudrait-il mieux de petites classes spéciales pour les enfants souffrant de troubles de l'attachement plutôt que de les « perdre » dans la surabondance des stimulations d'une classe ordinaire, surabondance de stimulations qu'ils n'ont aucun moyen d'intégrer ? La réflexion est ouverte.

Niels-Peter Rygaard (2) dans une conférence donnée à Montréal en octobre dernier : « **L'enfant avec des troubles de l'attachement en classe** » préconise une petite classe spéciale au sein d'une école ordinaire. Ce qu'il expérimente avec bonheur au Danemark et il utilise cette image très claire : « **Arrêtez de leur donner des motos, construisez un berceau** ». Ou clairement : ne leur demandez pas l'impossible, donnez-leur ce dont ils ont besoin. Leur âge affectif est beaucoup plus faible que leur âge cognitif, et ils ont besoin de murir affectivement pour « apprendre à apprendre ».

Ce texte largement repris dans son livre : **L'enfant abandonné : guide de traitement des troubles de l'attachement** » paru chez de Boeck dans la collection « Comprendre » (voir pp. 161 à 184 : La thérapie du milieu pour l'enfant d'âge scolaire 7-12 ans) peut être obtenu en le demandant à infos@petales.org

Tous les enseignants, les directions d'écoles, les thérapeutes et éducateurs devraient lire ce livre. Les parents aussi bien entendu. Ils comprendraient pourquoi tant d'efforts d'enseignants aboutissent à des impasses, tant d'efforts d'éducateurs aboutissent à des impasses, tant d'efforts de parents aboutissent à des impasses. Ils comprendraient aussi que le mode d'attachement secure, **la sécurité interne de base** est d'abord **une base** hors de laquelle on ne peut rien construire qui ne s'écroule et certainement pas la scolarisation et les apprentissages. Cette base est la première chose à construire en réseau, parents, enseignants et tous ceux, adultes, qui interviennent dans la vie de nos enfants.

Le débat est ouvert et il sera long. Mais pour nos enfants, il y a urgence.

Bernadette Nicolas
avril 2007

- 1) Robert Marvin ,Ph.D. Direcor The Mary D.Ainsworth Child Parent Attachment Clinic Universityof Virginia Medical Center.
Sur internet : Robert Marvin – Evidenced-based Attachment Treatment
- 2) Niels-Peter Rygaard : "L'enfant abandonné, gide de traitement des troubles de l'attachement", ed. De Boeck et aussi son site très intéressant www.attachment-disorder.net avec de nombreuses pages en français

Rebondir sur quoi ? Prendre quelle forme ?

Résilience. Le mot est présent partout. Avec des contenus divers mais qui tous parlent de la fin des comportements dérangeants qui expriment la douleur d'un traumatisme vécu et la perte des repères qu'il induit chez celui qui l'a vécu.

Aussi nous, parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement quand nous parlons des comportements de nos enfants, expression d'un traumatisme grave même s'il est parfois mal cerné, nous nous entendons souvent demander : «... et qu'est-ce que vous pensez de la résilience ? ».

J'ai voulu en savoir un peu plus pour donner un peu d'air à la réflexion et trouver s'il y avait là un matériau intéressant pour nous aider à aider nos enfants.

Reprenons tous les termes de la question : " **la résilience est-elle un outil qui permette de dépasser les troubles de l'attachement ?** " Et dans ce cas, qu'est-ce qui pourrait amener nos enfants à l'utiliser ?

Il convient d'être clair sur ce que veut dire l' " **attachement**", le « mode d'attachement » d'une personne. Deux définitions sont possibles. L'une, dans le discours commun, signifie être attaché à quelqu'un, avoir des affinités, de l'affection pour quelqu'un et donc aussi souffrir de sa perte. L'autre, telle que l'a définie John Bowlby, dit qu' **il s'agit d'un besoin primaire dont la réponse structure la base psychique de tout être humain.**

Cette base se construit au travers de la première vision du monde d'un enfant dans l'interaction entre sa mère et lui, avant sa naissance et dans les premiers mois de sa vie. Dans cette période où le plus grand nombre de connexions neuronales se créent. Dans cette période où donc sa première vision du monde s'imprime dans son cerveau comme un fait, une réalité qui fait partie de lui.

Si cette première vision du monde est une vision de confiance, de relations harmonieuses réciproques, de plaisir relationnel partagé, de besoins toujours rencontrés, tout cela se répétant sans qu'aucune angoisse ne vienne faire douter des bonnes réponses qui seront apportées au petit, celui-ci « connecte » les bases d'un attachement sécure qui lui permettront de grandir en sécurité, d'explorer, d'entrer en relation.

Si les choses ne se passent pas comme cela, l'enfant met en place une structure de défense et de méfiance et se construit sur des « troubles de l'attachement » dans toutes leurs spécificités. Et cela même s'il aime son papa, sa maman, s'ils partagent des câlins avec bonheur, s'ils ont l'air « attachés » au sens commun du terme. Des enfants peuvent aussi par ailleurs être en conflit avec leurs parents et avoir un mode d'attachement parfaitement sécure.

Cette confusion entre le sens du mot dans le discours commun et celui de la théorie de la construction psychique énoncée par John Bowlby est à clarifier inlassablement.

Beaucoup d'intervenants et de thérapeutes qualifiés s'y perdent encore. Les parents ont sans doute plus d'excuses à confondre. Ils ont cependant au moins autant de bonnes raisons de bien les discerner.

Quand nous parlons d'attachement, il s'agit toujours du mode d'attachement tel que défini par J. Bowlby et quand nous parlons de troubles de l'attachement, nous parlons de la construction d'un mode d'attachement insécure ou de la destruction, très tôt dans la vie du mode d'attachement sécure en construction.

Le mot « résilience » prête tout autant à confusion. Certains parlent de la capacité à rebondir après un mauvais coup de la vie et expriment même souvent que la résilience permettrait d'aller plus loin que ce qu'une vie sans traumatisme grave aurait permis. La douleur affrontée engendrant, selon eux, des génies et des surhommes, ces héros dont nous aurions tant besoin. D'autres disent que les résilients sont ceux qui, comme certaines ailes de voitures heurtées, reprennent leur forme de base après le choc.

Dans notre parcours de parents, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous interroger sur ceux qui ont pu reconstruire une vie humaine harmonieuse, voire heureuse après un drame destructeur. Qu'est-ce qui leur a permis ? Y aurait-il des êtres particuliers qui peuvent tout traverser quand d'autres seraient totalement démolis par les mêmes expériences ?

Boris Cyrulnik avait 5 ans quand sa mère a disparu, quand ses parents ont été emmenés dans les camps nazis pour n'en plus revenir. Cela ne diminue ni l'horreur de l'histoire ni ne réduit la tragédie qu'il a vécue. Cela nous apprend qu'un petit garçon de 5 ans qui a vécu avec sa mère et son père son début de vie, avait vécu avec eux le temps où son mode d'attachement se construit et que ce mode d'attachement était sécurisé. Il possédait donc une « mère intérieure » comme disent certains.

Corneille, le chanteur rwando-canadien avait 17 ans. C'est à ce moment-là que ses parents ont disparu au cours du génocide rwandais. En le voyant à la télé, il y a quelques années, je me demandais : « comment a-t-il pu faire ? » Il a répondu de lui-même. Sa famille disparue était sa force.

Il puisait cette force dans le mode d'attachement sécure qu'il avait eu le temps de construire tout petit.

Jusqu'à présent nous n'en avons pas rencontré qui n'avaient pas cette base solide d'attachement sécure, cette « mère intérieure construite » à laquelle ils ont pu se raccrocher.

Cette base nécessaire n'est pas pour autant suffisante. Environnement contenant, aides extérieures doivent s'y ajouter. Certains n'en trouvent pas suffisamment et s'y perdent. Mais tous ont besoin de cette base qui n'élimine ni la douleur ni l'horreur, ni la difficulté de la reconstruction ni bien des fragilités pour l'avenir.

On peut seulement dire que cette base est nécessaire.

C'est bien ce que dit Antoine Guédény (1) dans le livre collectif « Ces enfants qui tiennent le coup » : « **la**

capacité de résilience apparaît donc liée à un attachement sûr ».

L'attachement sûr, le mode sécure est lié aux interactions confiantes entre la mère et l'enfant au début de la vie, à cette construction de « mère intérieure », ce que d'autres appellent des « imagos parentales sécurisantes ». (2) C'est donc là du solide sur quoi rebondir.

Nos enfants alors ? Justement, ils n'ont pas cette base d'attachement sécure. Des événements au début de leur vie nous ont empêché cet accordage indispensable à leur construction. Ils ont construit un mode d'attachement insécurisé dans tous ses modèles possibles : évitant, anxieux, ambivalent ou désorganisé. Et **s'ils rebondissent, c'est pour se fracasser avec douleur sur une base chaotique ; s'ils reprennent leur forme de base, c'est cette forme déstructurée que leur a donné cet attachement insécure. Ils peuvent donc être résilients, selon un certain sens, oui. Mais à quoi cela leur sert-il ?** Ils n'ont pas la base solide sur laquelle reprendre pied. Chaque traumatisme de la vie réactive le traumatisme initial par lequel ils ont construit leur mode d'attachement insécure. Chaque traumatisme les fragilise donc davantage, renforçant toutes les brisures d'origine.

Pourtant il y en a qui vont bien. Dit-on. Nous connaissons de ces enfants, de ces adultes qui ont surmonté après s'être construits sur un mode d'attachement insécure, après avoir vécu la rupture de l'interaction confiante avec leur mère au début de leur vie, voire l'abandon. Pourquoi eux en sortent-ils et pas les autres ?

Attention. On se rassure vite quand le comportement d'une personne qui a subi un grand traumatisme n'est pas dérangerant pour la société ni pour son entourage. On se dit : " ouf, il a surmonté ". Il faudrait traduire plus justement : " ouf, il nous épargne l'expression de sa souffrance qui nous serait insupportable. Il avale, c'est le mieux qu'il pouvait faire puisque nous ne pouvons pas faire que ce qui lui est arrivé n'ait pas eu lieu. Sa souffrance nous est intolérable, notre impuissance nous est intolérable. Il a trouvé la bonne solution. Il est résilient. Il se tait, il vit tranquille. Ou ! ".

C'est vrai qu' **il est bien difficile d'être ouvert à la douleur de l'autre.** (3)

Rien n'apparaît mais un glissement intérieur se met en route à la base de la fracture qui aboutira à un effondrement loin dans l'avenir et à la surprise de tous ceux qui l'avaient cru « résilient », qui croyaient qu'il avait surmonté et qui par ce fait n'ont rien mis en place pour « sécuriser », consolider la base psychique de celui qui a subi un coup de la vie. Personne ne l'a aidé à donner un sens à l'événement qui lui permette de consolider son identité.

Combien d'adultes nous expriment que tout à coup, après un parcours d'enfant, d'adolescent, de jeune qui semblait avoir surmonté une fracture de la petite enfance, leur vie a basculé sans qu'ils comprennent pourquoi ni qu'ils se reconnaissent dans leurs actes. Quelque chose de « plus fort qu'eux » les domine et les amène à des actes d'autodestruction. La fracture enfouie profondément avait fait croire à leur entourage, mais souvent aussi à eux-mêmes, qu'ils étaient passés au travers de l'épreuve sans dommages, qu'ils étaient donc résilients.

Et pendant ce temps, un séisme profond cherchait son chemin vers la surface.

Est-ce prêcher malheur que reconnaître ce fait ou plutôt est-ce permettre à l'entourage d'être plus attentif à la fragilité possible d'un proche ? Masquant avec beaucoup de force les troubles de l'attachement qu'ils vivent, certains construisent un mécanisme de défense supplémentaire dans lequel l'être en souffrance est non seulement enfermé, mais complètement verrouillé. Jusqu'à la mort pour certains, jusqu'à l'explosion dévastatrice pour d'autres.

La résilience, c'est alors le mur entre le quartier riche sur la côte et les favelas derrière, près de la colline. On est tranquille, le ciel est bleu, la mer est belle. La souffrance n'existe pas puisqu'on n'en voit pas de signe. Jusqu'à quand ?

Nous voyons parfois, lors de diverses rencontres, s'approcher de nous des personnes plus toutes jeunes et qui par petites touches, parlant d'abord de « l'enfant d'un ami », finissent par nous parler de la prison dans laquelle ils vivent depuis tout petits. Un cauchemar permanent. Sans embêter personne.

Résilients.

Terrifiant !

Nos enfants ont cela de particulier : ils ne sont pas résilients. Et c'est sans doute leur force à eux puisqu'ils sont construits sur un mode d'attachement insécure.

Et comme le dit justement Michel Lemay :

« ... Combien de fois dans des maisons d'enfants à caractère sanitaire ou social n'ai-je pas constaté que la zone la plus saine et la plus sauvegardée d'un sujet perçu comme « caractériel » était sa mobilisation crispée de cris, d'opposition, de discussions acharnées pour échapper à la phase suivante qui serait l'installation dans une dépression, puis la fixation dans une sorte d'état indifférent et désabusé où les échanges avec autrui n'auraient plus de place. Certes de telles conduites risquent à la longue d'alimenter un sentiment de toute-puissance, de créer une sorte de grandiosité asociale et de faire entrer le sujet dans une spirale désespérante de rejet, mais il n'en demeure pas moins vrai que la projection agressive de la douleur était au départ un mécanisme sain. » (4)

Que pouvons-nous faire alors pour des enfants, des personnes, souffrant de troubles de l'attachement ? Vouloir à tout prix changer leurs comportements revient bien souvent à les torturer davantage. Ils n'ont pas les outils de la résilience. Ils n'en sont qu'à la déconstruction d'eux-mêmes.

Ce que nous pouvons faire, parents et intervenants, c'est chercher ensemble ces outils de résilience. Ne pas

vouloir à tout prix qu'ils rentrent dans la norme et donnent une douloureuse apparence de « fausse résilience » jusqu'à une destruction totale.

Ce que nous pouvons, c'est **patiemment resécuriser**, par tous les moyens possibles. En tenant compte toujours de l'enfant dans son entier, passé, présent et avenir. Car si des pages sont tournées, elles composent toujours l'ensemble du livre. Il peut les relire quand il en a besoin, seul ou avec d'autres.

Pour que le passé ne nous dévore pas, dit Jude Cassidy, il faut en tenir compte et le remettre à sa place. (5)

C'est un travail patient, sans résultat rapide et même sans résultat garanti où le psychisme propre des parents a une grande importance. **La re-sécurisation de nos enfants, même devenus grands, est la toute grande priorité.**

Et cette sécurisation, cette confiance en eux et en nous, trouvée par d'autres moyens que ceux naturels de la toute petite enfance est la base de reconstruction d'un attachement sûr qui leur permettra leur avenir.

Cette resécurisation passe par notre solidité et notre ouverture à leur réalité particulière. Même maladroitement nous pouvons travailler ces deux éléments : **notre solidité psychique et notre ouverture à leur réalité particulière.**

Ce sont deux piliers fondamentaux de leur reconstruction. Là où la meilleure éducation n'a pas encore de base solide pour s'ancrer.

Ces deux piliers, nous allons donc à l'avenir en parler.

Beaucoup et souvent.

Bernadette Nicolas
juin 2007

(1) "Ces enfants qui tiennent le coup " sous la direction de Boris Cyrulnik - Hommes et perspectives

(2) "La résilience" Serge Tisseron - Que sais-je ? PUF 2007

(3) Jude Cassidy (USA) Professeur de Psychologie à l'Université de Pennsylvanie - colloque sur l'Attachement - Paris-juillet 2005

(4) Michel Lemay dans "Ces enfants qui tiennent le coup"

(5) Jude Cassidy - Paris juillet 2005

ou encore "Résilience, Maltraitance et Perspectives thérapeutiques "de Yves-Hiram Haesevoets, psychologue clinicien, psychothérapeute dans la revue de l'ONE : Bulletin de l'Action Enfance Maltraitée n° 68

ou en ligne sur : <http://www.one.be/PUB/maltraitance.htm>

Petites menottes drôles d'attaches

Début août, au journal parlé, une information apparemment anodine : « Une entreprise flamande vient de mettre au point un bracelet électronique pour enfants. Il avertira les parents si un enfant s'éloigne trop, les aidera dans leur garde et les rassurera. Il sera commercialisé dans trois mois environ. » Le commentateur soulignait combien il était difficile de garder seul, par exemple, 4 petits enfants dans la foule. C'était donc un progrès intéressant, on ne pouvait qu'applaudir.

Je venais de terminer les « notes de lecture » à partir du « Journal d'un bébé » de Daniel Stern (p. 6)

L'information tombait comme un couperet. Plus besoin de relation, on branche ! Plus besoin d'interaction, ça fera bip ! On nous avait dit que l'amour suffisait. C'était faux. Maintenant ce sera l'amour et l'électronique. Et ce sera toujours aussi faux.

Nous sommes actuellement mis en demeure, parents et tous les intervenants de l'éducation, de réfléchir sur deux concepts qui souvent s'annulent : la sécurité telle que créée par les médias, c'est-à-dire **l'absence de danger** et la **sécurité interne**, base de l'attachement secure qui ne supprime pas le danger mais construit une solidité interne qui rend capable de reconnaître ce danger, de l'éviter ou de l'affronter suivant des analyses et stratégies apprises tout petit dans la confiance.. Et devant chaque mesure à prendre pour nos enfants, cette question doit se poser. **De quelle sécurité s'agit-il ?**

Les bases de l'attachement se construisent dans l'interaction entre un enfant et une figure d'attachement principale, sa mère souvent. Ces bases d'attachement sont la connexion permanente entre les émotions, le psychisme de l'enfant et ceux de sa figure d'attachement principale accordés aux besoins de l'enfant et à ses émotions réelles.

Cet accordage émotionnel permet à l'enfant de se sentir en parfaite sécurité et petit à petit, à partir de cette base de sécurité, de commencer son exploration du monde. Il s'éloignera petit à petit, attiré par l'inconnu à découvrir, en vérifiant régulièrement que **sa base** est bien là, attentive, connectée, rassurante. Par la solidité de cette base, il peut se permettre d'aller toujours plus loin, hors de sa vue d'abord, mais elle est là ; hors de son champ sonore ensuite et ainsi jusqu'à conquérir sa vie et son monde. Et devant n'importe quel danger, le refuge est là, réconfortant, il s'y précipitera. Il peut faire confiance. Et s'il a vu le danger trop tard, sa figure d'attachement principale sera tout de suite là, attentive à ses cris, connectée à sa peur, sa souffrance ou simplement sa distraction. Connectée aussi à ses découvertes, ses questions et ses émerveillements.

Et l'enfant grandira en confiance, construisant sa sécurité interne, préparant son autonomie future, avec des découvertes, des échecs, des expériences et leurs conséquences, des échecs qu'il apprendra à surmonter dans l'interaction psychique avec sa mère d'abord, dans l'interaction avec ses autres figures d'attachement ensuite, au fur et à mesure que son exploration le mènera plus loin. Il aura appris à éviter ou si nécessaire à affronter le danger, à ne pas s'effondrer devant un échec.

Tout cela s'apprend en interaction émotionnelle entre l'enfant et sa figure d'attachement principale, entre l'enfant et ses figures d'attachement secondaires.

C'est la base d'un mode d'attachement sain, sur lequel il construira sa personnalité et ses relations futures.

Mais le monde est plein de dangers pour nos enfants. Nous avons peur. Les lois et les gadgets se multiplient, tout est bon pour nous rassurer d'illusions. On va nous vendre un bracelet électronique pour la sécurité de nos enfants ! Et quoi ? N'avons-nous donc pas d'autre rôle dans cette histoire ?

La théorie de l'attachement est si peu connue que bien de très bons parents pourraient s'y tromper de bonne foi sous la pression de leur angoisse, de l'environnement et surtout après un accident petit ou grand. Nous baignons dans une idéologie de non-risque absolu, sans remarquer que le plus grand danger est bien là : éviter tous les risques à nos enfants et les envoyer dans la vie adulte totalement démunis.

Les multiples gardes fous, garde-cuisinières, garde-tout qui désactivent la notion de danger, puisqu'il n'y en a plus, en supprimant notre angoisse légitime, désactiveront aussi petit à petit ces connexions psychiques fondamentales avec nos petits et transformeront les enfants en canaris totalement inaptes à affronter le monde. Un jour, par inadvertance - cela finit toujours par arriver - sinon l'âge venu, la cage sera ouverte et le canari s'envolera. A la merci du premier chat qu'il n'aura pas appris à reconnaître comme prédateur.

Le livre de Boris Vian m'est revenu en mémoire : l'Arrache Cœur, écrit en 1951 (1). Je l'ai relu. Cette somptueuse destruction de trois enfants par leur mère au nom de leur sécurité, au nom de son amour pour eux. Leur retranchement progressif du monde hostile jusqu'à un enfermement total au point qu'on se demande : « mais enfin, pourquoi les a-t-elle mis au monde ? » Sauf à justifier sa propre vie !

Mettre au monde, ce sera toujours difficile. Mettre au monde, ce sera toujours aussi mettre en danger, envoyer à la souffrance, condamner à mort. La vie est à ce prix. Mais la vie nous a aussi dotés d'un formidable moyen de nous accommoder de ces écueils pour justement accéder à la vie : les relations humaines, le mode d'attachement secure et son corollaire, la sécurité interne de base. Et cela, ça se cultive. Amoureusement. Depuis le début de la vie et de toute urgence.

Travailler à construire la sécurité interne de nos enfants, à leur donner les bases d'un attachement secure coûte beaucoup plus cher qu'un bracelet électronique. Cela nous mobilise à chaque instant, surtout si les enfants sont petits, mais pas seulement. Et ce sera toujours difficile. Mais aussi passionnant et indispensable à leur sécurité actuelle et à leur vie future.

Ca ne les empêchera pas de rencontrer de grands-méchants-loups, peut-être même en notre absence, mais ça

leur permettra de les reconnaître et de s'en protéger, en construisant leur solidité et leur liberté sans s'interdire le monde.

Bernadette Nicolas
août 2007

(1) *L'Arrache Cœur* de Boris Vian - Poche 2398

Rentrées

Septembre. C'est aussi la rentrée de ceux qui ne rentrent plus.

« **J'ai 18 ans, je fais ce que je veux !** ». Combien de nos enfants ne nous envoient-ils pas cette phrase au visage, la semaine de leurs 18 ans ? Et combien, en ce début d'année scolaire n'ont pas réintégré cette école-qui-n'est-plus-obligatoire à 18 ans parce qu'ils font « ce qu'ils veulent » ?

On leur a dit, la société leur crie qu'ils sont libres, qu'ils ont des droits. Nous avons beau leur dire, nous, qu'ils ont mal compris ; qu'avoir 18 ans, c'est avant tout être responsable de ses actes et de leurs conséquences, ils ne peuvent pas comprendre. Le vertige les prend. Ils sont libres, ils font ce qu'ils veulent ! Et c'est bien souvent, pour un enfant souffrant de troubles de l'attachement, le début d'une période d'autodestruction plus dure encore qu'à l'adolescence et dans laquelle ils peuvent entraîner toute leur famille. « Faire ce qu'ils veulent », cela revient souvent à « ne plus rien faire du tout » et d'abord à **ne plus obéir à leurs parents légalement**. Ils n'obéissaient déjà pas, maintenant ils en ont le droit. Aucun cadre de vie ne peut plus leur être imposé. La loi est pour eux. Ils se lèvent quand ils veulent, prennent leurs repas (enfin, ils mangent) ce qu'ils veulent, quand ils veulent, refusent la moindre vie familiale cohérente, ne participent à rien mais se servent de tout. La loi le leur a dit : ils font ce qu'ils veulent, ils sont libres, c'est leur droit.

Par exemple, regarder la télé toute la nuit, le son à fond, empêchant tout le monde de dormir, et puis dormir toute la journée quand le reste de la famille, qui n'a pas pu fermer l'œil, est au travail et à l'école. Rejeter les repas familiaux, il n'a pas faim et de toute façon, c'est immangeable bien sûr et puis vider le frigo, les réserves, disparaître la nuit et rentrer quand ils veulent avec qui ils veulent, souvent d'autres aussi mal en point qu'eux, squatter la maison familiale et la transformer en véritable squat.

La vie familiale devient bientôt infernale, les autres enfants qui restent soumis aux règles de vie n'en peuvent plus dans ce bateau en dérive dans lequel ils poursuivent vaille que vaille scolarité, études secondaires...adolescence.

C'est vite l'explosion. Le jeune claque la porte, décidant qu'il a le droit d'aller vivre ailleurs, « où on le comprendra bien mieux » et où il pourra faire ce qu'il veut.

Avec quel argent ? Travailler ? Ils n'y pensent souvent même pas. Ils ont rarement une formation suffisante et plus aucune balise pour simplement se lever, aucun moyen psychique pour remplir les termes d'un contrat de travail. Ils atterrissent donc au CPAS qui se retourne vers les parents - de plus en plus souvent avec l'aide d'un jugement du tribunal pour qui il n'y a plus de parents et d'enfant, mais des débiteurs et un créateur.

« Normalement, l'obligation alimentaire cesse à la majorité de l'enfant ou à son émancipation. Toutefois, elle peut y survivre si la formation de l'enfant n'est pas achevée. » (art. 203 et 336 du Code civil)

Quand on parle de l'intérêt d'un enfant, en termes de loi, on ne parle bien souvent que de l'intérêt financier. La question du droit revient alors à une seule chose : qui va payer ? En euros bien sûr. En dommages psychiques, en capacité d'avenir, de citoyen, la question pour le droit semble surréaliste

Et pourtant.

Reprenons le problème de nos enfants souffrant de Troubles de l'Attachement. Ceux qui arrivent maintenant à l'âge adulte n'ont pas reçu les soins adéquats, faute de connaissances des parents, faute de connaissances par tous les intervenants psycho-médico-sociaux et judiciaires des Troubles de l'Attachement et même simplement de la théorie de base de l'Attachement. Ces enfants abordent donc l'âge adulte avec un double handicap.

Celui de leur attachement insécurité à la base et, le renforcement involontaire de cet attachement insécurité par tous les comportements de ceux qui ont participé à son éducation en utilisant les moyens ordinaires d'éducation pour un enfant qui aurait un mode d'attachement sécurisé, mais pas ceux adaptés à leur handicap.

Nous avons tous ensemble donné de la bonne nourriture à quelqu'un dont l'appareil digestif n'était pas construit. C'est un travail impossible. Autant donner du steak à un nouveau-né et s'étonner qu'il crache et risque de s'étouffer. C'est ce que nous avons tous fait, et tous les intervenants avec nous. C'est ce que nous devons tous arrêter de faire !

Un enfant souffrant de Troubles de l'Attachement a une évolution différée de tout ce qui se met en place durant la croissance. L'âge physique, l'âge cognitif, l'âge émotionnel ne correspondent pas. C'est l'âge émotionnel qui est le plus en retard. C'est aussi sur lui que s'appuient toutes les autres évolutions et en une seule journée, un enfant (et aussi un adulte) souffrant de Troubles de l'Attachement peut passer sans transition par des âges très différents. Être un jeune homme cultivé avec des capacités d'analyse rationnelle dans une situation et quelques minutes plus tard, devant la moindre frustration, être le bébé hurlant parce qu'il ne peut pas attendre son biberon. C'est incompréhensible pour tout adulte sensé, mais c'est tout à fait compréhensible pour ceux qui connaissent les bases de l'attachement humain et qui de plus vivent quotidiennement avec une telle personne.

D'une façon générale, l'âge affectif d'une personne souffrant de Troubles de l'Attachement correspond à son âge physique divisé par 3 ou 4. Quand ils ont 18 ans, leur maturité psychique correspond donc souvent à un enfant de 6 ans ou de ... 4 ans et demi.

Et c'est à cet âge-là qu'ils sont libres et qu'ils font ce qu'ils veulent. C'est à cet âge que la loi les autorise à tous les actes des adultes !!!

Bien sûr, à 18 ans, bien des jeunes sont capables de prendre leurs responsabilités, leur liberté, le plus souvent avec l'accompagnement bienveillant de leurs parents.

Mais nos enfants souffrant de Troubles de l'Attachement ont souvent psychologiquement 6 ans ou 4 ans et demi à 18 ans révolus. Et à 6 ans ou 4 ans et demi, ils ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent !!! Signer des contrats dont ils n'ont pas idées des conséquences, mot qu'ils ne peuvent d'ailleurs pas intégrer ; contracter des emprunts, (et ils les obtiennent même sans garantie), vivre où ils veulent, avec qui ils veulent (souvent des personnes peu fiables) ; acheter ce qu'ils veulent, dormir quand ils veulent, se soigner ou non (le plus souvent non) n'aller ni à l'école ni au travail, etc....

Aucun adulte ne donnerait autant de liberté à son enfant de 6 ans ou de 4 ans et demi sans être totalement irresponsable, passible d'être jugé pour négligence grave. C'est pourtant ce que la loi nous somme de faire !

Au mépris des difficultés de nos enfants, au mépris aussi de la dislocation de la famille. Des parents qui se retrouvent avec le seul statut de débiteurs d'aliments, débiteurs d'études d'un petit enfant de 18 ou 20 ans (6 ans, 5 ans...) ne peuvent plus continuer à travailler la reconstruction de la sécurité interne de base de cet enfant, socle d'un attachement sécurisé de toute personnalité solide.

Ces parents, déconsidérés par la société devant leur enfant, ne peuvent plus être sa base de sécurité.

C'est pourtant bien à cette tâche que nous sommes attelés, faute d'avoir eu les aides nécessaires quand ils étaient petits pour comprendre leur problème et y réagir adéquatement.

Un enfant souffrant de Troubles de l'Attachement n'a pas de sécurité interne, de confiance profonde dans les adultes et donc en premier lieu dans ses parents. Cela n'a rien à voir avec l'attitude de ses parents, l'amour qu'ils ont pour lui et les bonnes méthodes d'éducatrices qu'ils ont pu mettre en œuvre. Cette confiance interne n'a pas pu se construire pour toutes les raisons que nous évoquons régulièrement. Il est donc normal que beaucoup de ces enfants accusent leurs parents d'une foule d'attitudes maltraitantes ou d'une éducation que certains magistrats qualifient d'« obsolète » (1). L'attitude de ces enfants est une manifestation normale de leur problème. Ce qui n'est pas normal, c'est que tant d'adultes qui ont autorité dans ce domaine de notre société acceptent leurs affirmations simplement parce qu'ils ne sont pas au courant de cette pathologie.

Cette attitude, en détruisant davantage la famille, peut plonger de jeunes adultes en difficultés dans un no man's land social et psychique, définitif, sans retour.

Ils auraient du être contenus, par le respect que la société rend à leurs parents. Au lieu de cela, la société les conforte dans leurs accusations, donc leur trouble, ils sont déjetés dans des projets d'adultes qui en général n'aboutissent pas - mais à part nous, les parents, qui le sait ? Et perdus, sans famille, (ils l'ont jetée, la société les y a aidés) sans le minimum de base de sécurité interne que nous nous employions à construire en eux, ils s'enfoncent dans une tragédie de plus en plus profonde.

Nous devons sonner l'alarme pour tous ces petits enfants de 18, 20, 25 ans et plus. Ce sont les nôtres.

« L'enfant et ses père et mère se doivent, à tout âge, mutuellement le respect » Art. 371 du Code civil.

Quel magistrat de la jeunesse, quel magistrat tout court le rappelle à nos enfants ? Trop de témoignages nous confirment qu'il n'en est jamais rien. Nous sommes jugés devant nos enfants. La police peut débarquer chez nous, sur plainte de nos enfants, et nous malmenent verbalement devant tous nos enfants, comme des moins que rien, entérinant la plainte comme un fait réel, oubliant même qu'ils n'ont pas rôle de justice mais de constat. Les CPAS nous interpellent, mais quand nous voulons expliquer : « nos enfants sont majeurs, personne ne peut plus (ne veut plus) nous entendre ». Et les enfants se fragilisent davantage, insécurisés entre cette société qui accepte toutes leurs dérives et leurs parents qui ne sont pas reconnus.

Tout le monde oublie que **les parents aussi sont majeurs**. Et que suivant cette logique absurde, ils pourraient aussi « faire tout ce qu'ils veulent ». Mais les parents semblent devenus sujets « hors droit ». Et les seuls majeurs à être sujets de droit semblent bien ceux qui vont si mal et qui dans leur mal-être veulent contraindre leurs parents à continuer de les entretenir.

Sans perspective d'avenir. Jusqu'à rien.

Et nos enfants s'enlisent dans une toute puissance qui va les écraser rapidement. Certains d'entre eux deviennent bien vite parents, souvent par hasard. Et, de celui qui a tous les droits, ils passent alors à celui qui a tous les devoirs, sans plus de considération de ces institutions qui leur avaient pourtant tout reconnu. Ils ne peuvent pas comprendre.

Leurs enfants se construiront presque inévitablement sur des troubles de l'attachement, alors qu'on aurait pu, ensemble, éviter cette reproduction pathologique.

C'est aussi notre responsabilité de parents, de crier qu'en refusant de comprendre la réalité de nos enfants, les institutions participent non seulement à la destruction de leur génération mais aussi de celles qui suivront.

Bernadette Nicolas
septembre 2007

Sécurité routière :

Gros dérapage

C'est sorti il y a un mois. D'abord un article dans la Libre Belgique (1) l'information est bientôt reprise dans les magazines (2) en même temps que les affiches de l'Institut Belge de Sécurité Routière apparaissent sur nos routes.

Que voit-on sur ces affiches ? Un enfant de 7,8 ans dit à sa mère : « maman, attache-toi, ou je le dis à papa » S'il n'était pas impératif de parler, on en resterait sans voix . Impératif de parler et dénoncer la légèreté, sournoise et d'autant plus destructrice de telles campagnes de sensibilisation.

La pub nous y avait habitués, sans que l'habitude n'amortisse notre colère ni n'enlise notre réflexion. On pouvait penser : la pub ne sert rien d'autre qu'elle-même. C'est clair. Mais qu'un service public suive la même voie irréflechie au nom de l'intérêt des enfants, ce n'est pas tolérable.

Tous les rôles de parents et d'enfants sont inversés. « Maman, toi, ma figure d'attachement principale, celle par qui ma sécurité interne doit se construire, **je** t'ordonne de **te** protéger. »

Quelle perversion de la construction psychique ! Le rôle de la mère protectrice, première figure d'attachement n'existe plus. Il n'y a plus qu'un être irréflechie qui, pour sa propre sécurité, doit être surveillé par celui-là même qu'elle a rôle de protéger.

Ces paroles sont mises dans la bouche d'un tout petit enfant. Il a la charge d'éduquer sa mère, pas fiable, et de la protéger. A qui peut-il encore se fier, lui ? A son père ? L'espoir s'est envolé dès la première autoroute où une seconde affiche nous montre une petite fille du même âge tenant le même discours à son père.

Parentifiés ! Comment les psy de tout le pays n'ont-ils pas encore bondi pour dénoncer un tel message, j'ai failli dire, un tel massacre ? (3) Exagéré ? C'est pourtant bien du massacre de la construction psychique de nos enfants qu'il est question.

Mais cela ne suffisait pas, la phrase se poursuit par une menace. Et quelle menace ! « ou, ... je le dis à papa ». Un père qui doit avoir des moyens de coercition contre la mère, sans quoi le **ou** menaçant n'aurait pas de poids.

Voilà l'enfant, sans plus de base d'attachement fiable qui se permet de dénoncer sa mère à son père, ou l'inverse. Un pas est fait qui ne sera pas sans conséquences. Cette campagne **autorise** publiquement les enfants à **dénoncer** un de leurs parents et à jouer un de leurs parents contre l'autre, à manipuler le couple de leurs parents. La leçon risque d'être bien retenue, surtout par les plus fragiles. Et ce sont les nôtres.

Et ce serait censé nous faire sourire malgré les constats quotidiens qui disent que notre société engendre des enfants sans repères ! « Ce qui se dit » dans ce qu'on pourrait appeler le consensus général des médiatisations, devient vite un mode de comportement normal et autorisé par la société.

Voilà donc la famille actuelle posée selon le service public de sécurité routière : un enfant parentifié qui a le pouvoir de donner des ordres à l'une de ses figures d'attachement principales et de la menacer des représailles de sa seconde figure d'attachement principale.

L'enfant, lui, est tout puissant, il a tous les pouvoirs **et le poids de toute la sécurité familiale sur le dos** alors que c'est lui qui doit être protégé par ses parents et par la société tout entière.

La place et le rôle des générations sont de plus en plus souvent bouleversés au bénéfice de personne et surtout pas de cet enfant sacré, intouchable mais qui n'a plus aucune personne fiable à qui se raccrocher, s'attacher.

La ceinture de sécurité, même si elle est mise correctement, ne saurait résister à un tel bouleversement. Les enfants ordinaires, ceux avec un bon mode d'attachement secure, se trouvent petit à petit dans une « ceinture de sécurité » de plus en plus lâche qui bientôt ne les protégera plus de rien du tout. Les parents pourront toujours essayer de mettre des limites à leurs enfants, de serrer toutes ces ceintures de sécurités nécessaires. La publicité tend déjà tellement l'élastique, un petit coup en plus des services publics et plus rien ne tiendra. La destruction du rôle des parents est devenue une norme sociale. Chaque enfant capable de lire l'apprendra : « **Ils ne sont pas fiables ces deux-là** ». C'est une vraie campagne de généralisation des troubles de l'attachement !

J'exagère ? C'est une campagne pour éviter des morts sur les routes ? Il y a beaucoup de parents qui ne respectent pas le code de la route et ne sont pas conscients des dangers ou oublient ! C'est vrai.

Qu'une campagne ait lieu, c'est nécessaire. Mais : **ce ne sera jamais aux enfants d'éduquer leurs parents !!!**

Que bien des adultes ne respectent pas les règles de sécurité minimumes tant pour eux que pour leurs enfants, c'est vrai aussi. Mais **les messages doivent être échangés directement entre adultes**. Chacun doit garder sa place de protecteur ou protégé. Passer sur la tête des enfants pour leur faire endosser le poids de la situation est inacceptable et reflète bien l'état d'une société où les adultes pensent de moins en moins leur vie et leurs responsabilités collectives personnelles dans cette société.

Nous revendiquons cette responsabilité et n'acceptons pas qu'on utilise nos enfants pour nous transmettre des messages, des ordres, ou débattre avec nous. Que ce soit la pub, un service public ou quelqu' intervenant que

ce soit,

La sécurité de nos enfants est à ce prix !

Leur construction se passera dans le respect de la fonction parentale.

Le débat entre adultes est nécessaire pour la sécurité, tant physique que psychique, de nos enfants.

Une telle campagne, si elle sauvera quelques vies, participe à la destruction de bien d'autres.

Les pouvoirs publics, représentant la société, doivent être aux côtés des parents, représentant l'individualité pour construire ensemble un réseau contenant, cohérent et sécurisant pour tous les enfants.

Bernadette Nicolas
octobre 2007

(1) La Libre Belgique du 20 septembre 2007 p.8

(2) Télé Moustique du 26.9.2007 p. 9

(3) voir aussi http://www.lalibre.be/article.phtml?id=11&subid=118&art_id=375911

l'opinion écrite par une psychanalyste qui sera prochainement publiée dans les pages Débats de La Libre

Enfants de tant de guerres

Des gens étranges - des optimistes je suppose - ont salué l'évacuation comme si elle devait changer la vie des enfants pauvres des grandes villes, comme si elle pouvait être un bénéfice secondaire de la guerre et n'avait rien d'une tragédie.

Lorsqu'un enfant vit dans une maison convenable, il n'est jamais souhaitable de l'obliger à la quitter. Je ne fais pas allusion ici à une belle maison avec tout le confort moderne car, à mon sens, une maison c'est une ou deux pièces qui, dans l'esprit de l'enfant sont associées à son père et sa mère, aux autres enfants et au chat, sans oublier l'étagère ou le placard où il range ses jouets"

Donald W. Winnicott - 1945 (1)

Si John Bowlby reste souvent une référence nominale dont peu se souviennent vraiment, Donald Winnicott, est lui beaucoup plus souvent ramené par nombre d'intervenants de l'enfance. Un nom plus connu, certes, mais est-il lu pour autant ? Ou sert-il seulement de caution à un savoir peu construit ?

Parce qu'enfin ce simple rassemblement de textes écrits entre 1939 et 1946 nous apporte l'essentiel des questions auxquelles nous sommes quotidiennement confrontés, nous, parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement.

Il y a quelques semaines, l'actualité nous a ravivé ces questions. Comment sauver des enfants d'un pays en guerre ?

Malgré l'expérience de tant de crises, de guerres, de catastrophes humanitaires; malgré les analyses et études des conséquences des options d'urgence prises dans celles-ci, on dirait que tout le monde arrive sur un terrain neuf, prêt à mettre les gros sabots du bon cœur dans les plaies vives de ceux qu'on voudrait sauver. Quand nos sociétés seront-elles enfin capables d'apprendre, de tirer des leçons des expériences passées et d'aller plus loin dans la recherche ?

Quand saurons-nous une fois pour toutes que **pour sauver un enfant, il faut le sauver dans les bras de sa mère**, sa figure d'attachement principale ?

Revenons donc sur ce précieux petit ouvrage : "Les enfants et la guerre" de Donald W. Winnicott. Il rassemble des textes écrits entre 1939 et 1946 et sont tous tirés de "Déprivation et Délinquance" aux éditions Payot. Ce sont les observations de Winnicott et de son équipe sur les enfants "sauvés" des bombardements de la seconde guerre mondiale à Londres.

Des textes si vieux, plus de soixante ans, un nom si connu. Et tout le monde semble étonné que ce ne soit pas nécessairement la bonne méthode que d'enlever des petits enfants à leur mère pour les sauver de la guerre. Comme tout le monde semble étonné des difficultés de nos enfants qui tous ont été à un moment de leur petite enfance, séparés de leur mère. N'y a-t-il donc vraiment pas moyen d'apprendre ?

Il ne s'agit pas toujours de guerre, parfois de maladie, d'accident, de difficultés sociales. C'est bien ce que confirme Winnicott en demandant que l'on tire les leçons de ses observations des enfants pendant la guerre pour aider les enfants en difficultés en temps de paix. Parce que le plus grand danger que court un petit enfant, ce ne sont pas les risques de guerre, ni de catastrophe humanitaire, mais bien celui d'être séparé de sa mère. C'est son monde à lui, il ne va guère plus loin. Et de cette séparation, il risque fort de ne jamais se remettre et d'être toute sa vie déjeté dans l'exclusion sociale parce qu'incapable de s'ancrer dans une socialisation minimum. Sa sécurité interne en construction se sera brisée. La perte, même passagère de sa figure d'attachement principale ne lui aura pas permis d'édifier un mode d'attachement secure.

Et sans cet attachement secure, c'est toute sa première découverte du monde, de ses rythmes et de ses lois qu'il ne pourra pas intégrer correctement.

Sans cet attachement secure par exemple, hier, aujourd'hui et demain seront les mêmes. Il n'y aura donc rien à construire puisqu'aucun futur ne sera perçu. Sans cet attachement secure aussi, la perception de la différence entre "toi" et "moi" sera toujours confuse et on s'étonnera des réactions "égoïstes" ou de l'incapacité à considérer l'autre. Egoïste ? Bien sûr que non, l'égo n'aura même pas pu se construire. Il ne peut se construire qu'en interaction profonde entre la mère et l'enfant.

Il en ira ainsi de toutes les bases de construction du psychisme humain....

Il sera en vie, oui ! Mais quelle vie ? De ratage relationnel en ratage relationnel; d'exclusion sociale qu'il provoquera forcément en délinquance ou en problèmes psychiatriques, ou les deux. C'est ça sauver un enfant de la guerre ? d' une catastrophe humanitaire ?

Il ne nous appartient bien sûr pas de juger la question des enfants du Darfour et du Soudan, ni de prendre position face aux ONG et autres institutions mises en cause. Notre responsabilité d'association est d'approfondir la réflexion sur ce qu'est "sauver un enfant" et de redire que :

**pour sauver un enfant
il faut, au minimum,
sauver sa mère avec lui.**

Garder son terreau à la jeune pousse pour la transplanter, le plus débutant des jardiniers sait pourtant cela. C'est certainement beaucoup plus difficile à mettre en oeuvre qu'un pont aérien. Les réponses ne sont pas faciles et les dangers de mort réels. Il est cependant impératif de bien connaître tous les enjeux de la question pour y trouver les moins mauvaises réponses possibles. Car ce problème est beaucoup plus proche de nous que nous pourrions l'imaginer. Et les pays actuellement en paix ne sont pas indemnes de ce dilemme pour leurs propres enfants.

Dans nos réunions régionales, des parents témoignent régulièrement. Des enfants déposés prioritairement dans des avions sur les aéroports de pays en guerre pour être évacués vers la Belgique, en paix, avant leurs parents qui devraient rapidement les suivre, dès que ce sera possible, cela arrive plus souvent qu'on se souvient. Et quelques semaines, quelques mois plus tard, quand les parents retrouvent enfin leurs enfants sous des cieux paisibles, le drame est consommé.

Les parents ont retrouvé leurs enfants, les enfants, eux, n'ont pas retrouvé leurs parents. Ils n'avaient pas encore la maturité affective suffisante pour supporter la séparation.

Ils ne les reconnaissent plus comme figures d'attachement principales, comme base de sécurité. Et même s'ils sont apparemment contents de les revoir, la confiance interne profonde s'est brisée. Commence alors un parcours dramatique pour les parents et les enfants. Des parents d'enfants évacués du Congo dans les années 60 témoignent. Près de 50 ans plus tard, la rupture n'a pas pu se résoudre, la perte de confiance des enfants, devenus adultes depuis bien longtemps, s'est figée avec toutes les difficultés de construction de personnalité que cela entraîne et toutes les souffrances quotidiennes tant pour les parents que pour les enfants.

Des mamans de naissance se trouvent alors dans la même situation que les mamans adoptives. Elles prennent dans leurs bras un petit qui ne vit plus qu'autour de la rupture et de la perte qu'il a vécue. Celle qui voudrait l'en consoler et le rassurer devient alors un danger, une ennemie, celle qui voudrait ramener cette perte fondamentale à un passé révolu alors qu'elle est l'expression de toute son existence. Ca c'est pour les tout petits.

Ceux qui sont assez grands, qui ont pu construire un mode d'attachement secure déjà suffisamment solide avec leur mère avant la rupture et sont donc capables d'en être séparés un temps pour leur propre sécurité et sans dommages psychiques profonds irréversibles, comment peuvent-ils vivre cela ?

Qu'en est-il des mamans restées sur le front, dans les camps, dans les dangers de mort ? Comment un enfant "sauvé" pourrait-il grandir avec cette terreur de mort au fond de lui ?

Et puis, il y a tous ceux, le plus gros du danger passé, qui sont recherchés par leurs parents rescapés, parfois au bout du monde. Qui pense aux mères, aux pères, qui non seulement vivent toutes les horreurs de la guerre ou de la catastrophe mais en plus perdent ce qu'ils ont de plus précieux, leur enfant ? Ces mères, ces pères existent et méritent toute notre considération. Leur drame ne se terminera pas non plus aux retrouvailles, si elles adviennent. Les petits enfants des guerres, en sécurité "physique" dans les pays en paix se sont construits sur cette rupture et cette perte, sur tous les bouleversements vécus. Leur retour au pays, s'il est possible, ne sera souvent pas un début de bonheur. Ils auront vécu trop de ruptures et de terreurs pour s'y retrouver. Parmi nous, les petits enfants rescapés du génocide rwandais nous le rappellent régulièrement. Ce ne sont pas les seuls.

Et il y a des guerres plus silencieuses, qui horrifient moins et des sauvetages d'enfants qui ne masquent qu'un danger visible pour le remplacer par un invisible bien plus destructeur. Je parle des enfants des familles en grande précarité que notre pays compte en grand nombre. Précarité matérielle ou précarité psychique, les sauvetages proposés sont régulièrement les mêmes. Les ôter à leurs parents pour qu'ils soient plus propres, plus au chaud, qu'ils mangent mieux, qu'ils ne soient plus en contact avec ces parents fragiles.

On leur fait donc savoir de fait que leurs parents sont incapables de les protéger et pour un prix bien supérieur à un bon logement, un contrat d'emploi ou une aide psychologique à la parentalité, on les arrache à leur figure d'attachement principale, on détruit leur mode d'attachement en construction et on les plonge, en toute sécurité physique, dans une exclusion sociale et une insécurité interne, souvent définitives...

Les associations ATD-Quart Monde et LST ⁽²⁾ le dénoncent sans relâche.

On ne sauve pas impunément un enfant sans sa mère. Ou l'enfant, sa mère, son père, paieront ce "sauvetage" d'un prix encore plus lourd que leur problème de base, bien trop lourd pour eux.

**Un enfant sauvé d'un pays en guerre,
est un enfant qui a perdu sa mère.
Un enfant adopté est un enfant qui a perdu sa mère
Un enfant placé est un enfant qui a perdu sa mère.**

Les placements d'enfants, comme les ponts aériens, sont de grandes décisions, souvent mal réfléchies, qui répondent rarement aux besoins de sécurité profonde réelle de l'enfant.

Ils ne rassurent bien souvent que les sauveurs.

Si on veut vraiment sauver des enfants - du bout du monde ou de la porte à côté - occupons nous donc de sauver les mères. Ce sont elles qui pourront vraiment protéger leurs petits.

Bernadette Nicolas
novembre/décembre 2007

"... plus l'enfant est jeune, moins il est capable de garder vivante en lui la représentation d'une personne , c'est-à-dire que, s'il ne voit pas cette personne, ou s'il n'a pas de preuve tangible de son existence dans un délai de x minutes, x heures ou x jours, elle est morte pour lui. " pp. 20,21



"Les enfants et la guerre" Donald W. Winnicott - Petite bibliothèque Payot

"Déprivation et délinquance" Donald W. Winnicott - Payot

ATD-Quart Monde voir <http://www.atd-quartmonde.be/AGORA-Dialogue-avec-l-Aide-a-la,93.html>

LST voir <http://www.mouvement-lst.org/>

"Psychanalyse des enfants séparés" Études cliniques 1952-1986 - Jenny Aubry - ed. Denoël 2003